

Devant le rideau

Quand, sur un champ de foire, l'organisateur d'une attraction quelconque vient jeter un coup d'œil sur le public avant que son rideau ne se lève, il est pris d'une profonde mélancolie.

À ses pieds, la foire déroule son tumulte bruyant. Les gens mangent et boivent sans jamais se lasser ; ils rient ou pleurent, fument, se font des niches, se battent, dansent, flânent de-ci de-là ; des couples passent, tendrement enlacés ou se cherchant querelle ; un matamore joue des coudes pour arriver au premier rang ; des petits-mâîtres lorgnent les femmes ; des pickpockets vident les poches des passants malgré les policiers aux aguets ; des charlatans (leurs confrères, mais que la peste les emporte !) font le boniment devant leurs baraques ; et, tandis que des doigts légers opèrent dans leurs poches, des rustres s'émerveillent devant les danseuses vêtues d'oripeaux éclatants et les vieux bateleurs maladroitement fardés. Telle est la Foire aux vanités. Certes, ce n'est pas un endroit édifiant, et la joie n'y règne guère encore qu'on y fasse beaucoup de bruit. Il suffit de voir le visage des acteurs et des bouffons après le spectacle ; ou de regarder Tom Fool en train d'enlever son maquillage avant de s'en aller dîner, derrière la toile avec sa femme et le petit Jack Puddings. Mais bientôt le rideau se lèvera de nouveau, et il reviendra, et sa voix, dominant la foule, criera : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs... »

Aucun homme d'esprit, s'il parcourt un champ de foire, ne sera dupe, je pense, ni de sa propre gaieté ni de celle des autres. Sans doute un épisode comique ou aimable

l'amusera de temps à autre : ce sera un enfant qui regarde avec des yeux gourmands un étalage de pains d'épice, ou encore une jolie fille qui rougit parce que son amoureux veut lui offrir un cadeau ; mais là-bas derrière sa baraque, le pauvre Tom Fool partage avec sa famille, qui vit de ses tours et de ses cabrioles, un maigre repas ; et l'impression générale est plus mélancolique que joyeuse. Vous reviendrez chez vous un tantinet plus grave, plus songeur et plus indulgent, et vous reprendrez avec un plaisir nouveau votre livre ou votre travail.

C'est la seule et unique leçon de cette histoire qui raconte une « foire aux vanités ». Je sais : d'aucuns considèrent les foires comme absolument immorales, et, pour rien au monde, ils ne voudraient y mener leur famille ou leurs domestiques ; peut-être ont-ils raison. Mais il en est qui voient les choses autrement et, quand ils sont d'humeur folâtre, ils aiment à s'y promener ne fût-ce qu'une demi-heure, et assister à un spectacle ou l'autre. Car les scènes sont des plus variées ; vous y verrez des combats terribles et de superbes chevauchées, de grands personnages et de très petites gens ; le sentimental y trouvera des histoires d'amour, et celui qui aime rire des saynètes d'un comique léger ; le tout habilement mis en scène et illuminé de toutes les chandelles dont dispose l'Auteur.

Que pourrait encore ajouter l'Imprésario ?... sinon qu'il se souvient avec gratitude de toutes les villes d'Angleterre où il a donné des représentations, lesquelles furent toujours favorablement accueillies par la presse, la noblesse et la haute bourgeoisie. Il est fier de penser que ses marionnettes ont plu à l'élite de l'Empire. Il y a d'abord la célèbre petite marionnette Becky : elle est d'une remarquable souplesse et frétille à souhait. Les admirateurs d'Amelia sont moins nombreux ; pourtant cette poupée a été taillée et habillée par l'artiste avec le plus grand soin. Le polichinelle Dobbin paraît assez gauche et désarticulé, il est vrai, mais il danse d'une manière amusante et naturelle. Plusieurs encore ont apprécié le ballet des Petits Garçons. N'oubliez pas d'observer certain méchant gentilhomme richement habillé : la

satire ne l'a pas épargné, et le diable l'emportera à la fin de cet étrange spectacle.

Sur ce, l'Imprésario salue profondément le public, se retire, et le rideau se lève.

Londres, le 28 juin 1848

1

Chiswick Mall

Vers 1815, par un matin ensoleillé de juin, une imposante voiture s'arrêta devant la grande grille en fer forgé qui clôturait l'Institut pour jeunes filles situé à Chiswick Mall et que dirigeait miss Pinkerton. Deux robustes chevaux aux harnais étincelants conduits par un vieux cocher en perruque et tricorne avaient mené cette voiture à grand train : quatre miles à l'heure. Dès que l'attelage eut fait halte devant la plaque de cuivre où brillait le nom de miss Pinkerton, un domestique noir assis sur le siège à côté du cocher déplaça ses jambes tordues et, sautant à terre, alla tirer la cloche ; à l'instant, on vit une vingtaine au moins de jeunes têtes se coller aux fenêtres étroites de la vieille et majestueuse maison de brique. Et parmi tous ces visages un observateur attentif eût reconnu le petit nez rouge de la bonne miss Jemima Pinkerton, par-dessus les pots de géraniums qui ornaient la fenêtre du salon particulier de cette demoiselle.

— C'est la voiture de Mrs Sedley, ma sœur, dit miss Jemima ; c'est Sambo, le domestique noir, qui vient de sonner. Tiens ! le cocher porte un nouveau gilet rouge.

— Avez-vous achevé tous les préparatifs nécessaires au départ de miss Sedley, Jemima ? demanda miss Pinkerton, une très digne personne, la Sémiramis d'Hammersmith, l'amie du Dr Johnson¹, et qui entretenait une correspondance suivie avec Mrs Chapone, en personne.

1. Samuel Johnson, l'auteur du fameux *Dictionnaire*.

— Ce matin, les jeunes filles se sont levées à quatre heures, et elles ont fait leurs bagages. Nous leur avons préparé une brassée de fleurs.

— Dites un bouquet, Jemima ; c'est plus distingué.

— En ce cas, un bouquet presque aussi gros qu'une botte de foin. J'ai mis dans la malle d'Amelia deux bouteilles d'eau de giroflée et la recette pour la préparer, à l'intention de Mrs Sedley.

— J'espère, miss Jemima, que vous avez une copie de la note de miss Sedley. Ah ! la voici, sans doute... Parfait... Quatre-vingt-treize livres quatre shillings... Ayez la bonté de l'envoyer à John Sedley, *esquire*, et de cacheter ce billet que j'ai écrit à Mrs Sedley.

Aux yeux de miss Jemima, une lettre autographe de sa sœur constituait un document aussi vénérable que l'eût été une lettre écrite de la main d'un roi. Miss Pinkerton, c'était connu, n'écrivait personnellement aux parents de ses élèves que lorsque celles-ci quittaient l'établissement ou à l'occasion de leur mariage ; sinon il y fallait un cas tout à fait exceptionnel, comme quand la pauvre miss Hirsch était morte de la scarlatine ; au sentiment de miss Jemima, si quelque chose avait pu consoler Mrs Hirsch de la perte de sa fille, c'était assurément cette page pieuse et éloquente par laquelle miss Pinkerton lui avait annoncé l'événement.

En l'occurrence, la lettre de miss Pinkerton disait ceci :

The Mall, Chiswick, 15 juin 18...

Madame,

Après les six années que miss Sedley a passées au Mall, m'échoient l'honneur et la grande satisfaction de rendre à ses parents une jeune fille digne de tenir sa place dans le cercle élégant et cultivé qui est le vôtre. Les qualités qui caractérisent une jeune fille de la haute société anglaise, l'éducation et les connaissances qui conviennent à sa naissance et à sa condition, ne manqueront pas à la charmante miss Sedley ; son zèle au travail et son obéissance lui ont valu l'estime de ses professeurs, et son caractère doux et aimable a séduit toutes ses compagnes, des plus jeunes aux plus âgées.

La musique, la danse, l'orthographe et tous les travaux à l'aiguille – broderies et autres – lui sont familiers ; elle a ainsi réalisé les souhaits les plus chers de ses proches. Je dois noter cependant que la géographie laisse encore beaucoup à désirer. D'autre part, l'usage régulier du bâton dans le dos pendant quatre heures par jour, durant les trois prochaines années, lui sera nécessaire pour acquérir ce port altier et ce maintien indispensables pour toute jeune fille distinguée.

Quant à la religion et à la morale, miss Sedley s'y montre digne d'un établissement que le grand lexicographe a honoré de sa présence et qui est placé sous le patronage de l'admirable Mrs Chapone.

En quittant le Mall, miss Amelia emporte le cœur de ses compagnes et l'affectueuse considération de sa directrice qui a l'honneur d'être et de signer, madame,

Votre très humble et respectueuse servante,

Barbara Pinkerton

P. S. Miss Sharp accompagne miss Sedley. Nous demandons expressément que miss Sharp ne demeure pas plus de six jours à Russel Square. L'honorable famille qui l'a engagée désire utiliser ses services le plus tôt possible.

Cette lettre achevée, miss Pinkerton avait écrit son propre nom et celui de miss Sedley sur la page de garde du *Dictionnaire* de Johnson – cet ouvrage remarquable qu'elle offrait invariablement à ses élèves, à leur départ du Mall. Sur la couverture de chaque exemplaire, figurait une copie des vers adressés à une jeune fille qui quitte l'école de miss Pinkerton, par feu le Dr Samuel Johnson. De fait, le nom du lexicographe revenait sans cesse sur les lèvres de cette femme majestueuse, et elle devait à une visite que le grand homme lui avait faite un jour la réputation et la fortune de sa maison.

Sur l'ordre qui lui avait été donné par sa sœur aînée de prendre le *Dictionnaire* dans l'armoire, miss Jemima en avait retiré deux exemplaires du meuble en question. Et lorsque miss Pinkerton eut déposé le premier volume sur

sa table, Jemima lui présenta le second, à vrai dire, d'un air timide.

— Pour qui est celui-ci, miss Jemima ? demanda miss Pinkerton sur un ton froid et distant.

— Pour Becky Sharp, répondit Jemima, toute tremblante — et son visage, son cou desséché rougirent tandis qu'elle se détournait un peu —, pour Becky Sharp : elle s'en va aussi...

— Miss Jemima ! s'exclama miss Pinkerton, comme si le nom de sa sœur se présentait en majuscules à son esprit. Avez-vous tout votre bon sens ? Remplacez ce *Dictionnaire* dans l'armoire et, à l'avenir, gardez-vous bien de prendre de telles libertés !

— Mais, ma sœur, cela ne vous coûterait que deux shillings neuf pences, et la pauvre Becky sera triste si elle ne reçoit pas un *Dictionnaire*.

— Envoyez-moi miss Sedley à l'instant, fit miss Pinkerton. N'osant plus dire un seul mot, Jemima sortit dépitée, troublée, agitée.

Le père de miss Sedley était négociant à Londres et possédait une certaine fortune ; tandis que miss Sharp n'était qu'une jeune fille pauvre pour qui miss Pinkerton en avait fait assez, jugeait-elle, sans devoir lui faire encore à son départ, l'honneur de lui offrir un exemplaire du *Dictionnaire*.

Il ne faut accorder aux lettres des directrices d'école ni plus ni moins de crédit qu'aux épitaphes inscrites sur les pierres tombales ; pourtant, de même qu'il arrive parfois qu'une personne, quand elle quitte cette vie, mérite réellement toutes les louanges que le tailleur de pierre grave au-dessus de ses ossements « qu'elle a vécu comme un bon chrétien ou une bonne chrétienne, comme une épouse, un époux, une fille, un fils irréprochable, qu'elle laisse vraiment une famille éplorée », de même dans les institutions de garçons et de filles, il arrive de temps à autre que l'élève soit digne des louanges d'un professeur impartial. Miss Amelia Sedley appartenait à cette catégorie assez rare ; non seulement, elle méritait tous les éloges que miss Pinkerton faisait d'elle, mais elle avait aussi maintes qualités charmantes que cette vieille et pompeuse matrone ne pouvait saisir, à

cause des différences d'âge et de rang qui les séparaient l'une de l'autre.

Non seulement elle chantait comme un rossignol ou comme Mrs Billington, dansait comme Hillisberg ou Parisot, brodait à merveille et avait une orthographe aussi impeccable que le *Dictionnaire* lui-même, mais en outre elle était si charmante, aimable, souriante, généreuse, qu'elle gagnait l'amitié de tous ceux qui l'approchaient, depuis Mlle la directrice jusqu'à la fille de la marchande de gâteaux qui était borgne et qui avait la permission de venir une fois par semaine vendre sa marchandise à ces demoiselles de Chiswick Mall.

Parmi ses vingt-quatre compagnes, elle avait douze amies très chères. L'envieuse miss Briggs elle-même ne disait jamais du mal d'elle ; et la hautaine miss Saltire, petite-fille de lord Dexter, convenait qu'Amelia Sedley était comme il faut. Quant à miss Swartz, la riche mulâtresse de St. Kitts, aux cheveux crépus, elle eut une telle crise de larmes le jour où Amelia partit, que l'on dut appeler le Dr Floss et la griser à moitié à force de lui faire respirer des sels.

L'attachement de miss Pinkerton pour la jeune fille, vu la situation sociale et les éminentes qualités de la directrice, ne s'exprimait, l'on s'en doute, qu'avec une digne réserve. Miss Jemima, elle, avait déjà failli pleurer plusieurs fois à l'idée du départ d'Amelia et, sans la crainte que lui inspirait sa sœur, elle se serait bel et bien laissée aller à une véritable crise de nerfs comme l'héritière de St. Kitts qui, il faut le dire, payait double pension. Seules les pensionnaires peuvent se permettre un tel luxe de chagrin. L'honnête Jemima avait à surveiller les comptes, les lessives, les raccommodes, les puddings, la vaisselle, l'argenterie et les domestiques. Mais pourquoi parler d'elle ? Il est probable que nous ne la rencontrerons plus jamais, et la grande grille en fer, une fois refermée, ne se rouvrira plus pour la laisser pénétrer à nouveau, non plus que sa redoutable sœur, dans le petit monde de notre histoire.

Mais comme au contraire nous verrons beaucoup Amelia, il est bon d'apprendre à la connaître dès maintenant. C'était une des meilleures créatures qui eussent jamais vécu ; et

c'est un bonheur aussi bien dans la vie que dans les romans – surtout dans les romans, où l'on rencontre tant de misérables de la pire espèce –, c'est un bonheur qu'une personne aussi bonne et sincère puisse nous accompagner tout le temps. Elle ne sera pas notre héroïne ; aussi n'ai-je pas l'intention de faire son portrait. Au vrai, son nez était peut-être un peu trop court et ses joues beaucoup trop rondes et trop rouges pour convenir à une héroïne ; mais son visage rayonnait de santé, les sourires les plus exquis se dessinaient sur ses lèvres, et ses yeux brillaient d'un éclat fait tout à la fois de bonté et de joie, si ce n'est évidemment lorsqu'ils se remplissaient de larmes, ce qui arrivait bien trop souvent ; car la sotte pleurait lorsque mourait un canari ou une souris que le chat avait attrapée, ou lorsqu'elle s'attendrissait sur la fin d'un roman, aussi absurde fût-il. Quant à lui adresser une parole méchante, à supposer qu'il se trouvât un cœur assez endurci pour cela, tant pis pour lui ! Même l'austère miss Pinkerton, cette femme aux airs de déesse, cessa bientôt de la réprimander, et, bien que le sentiment lui fût aussi étranger que l'algèbre, elle donna à tous les professeurs l'ordre de traiter miss Sedley avec la plus grande douceur, la sévérité lui étant nuisible.

Le jour du départ arrivé, miss Sedley, partagée entre ces deux habitudes de rire et de pleurer, ne sut vraiment quelle attitude prendre. Elle était heureuse de retourner chez elle, et encore plus malheureuse de quitter l'école. Durant les trois jours précédents, la petite Laura Martin, l'orpheline, la suivit partout comme un petit chien. Elle dut faire et recevoir au moins quatorze présents, faire quatorze promesses solennelles d'écrire chaque semaine. « Envoyez-moi votre lettre à l'adresse de mon grand-père, le comte de Dexter », lui dit miss Saltire dont, entre parenthèses, les vêtements étaient fort râpés. « Ne vous occupez pas des jours où part le courrier, ma chérie, mais écrivez-moi tous les jours », insistait miss Swartz avec ses cheveux laineux, aussi exaltée qu'affectueuse. Quant à la petite Laura Martin, elle prit la main de son amie et lui dit, en levant vers elle ses yeux pleins d'admiration : « Amelia, quand je vous écrirai, je vous appellerai maman. »

Tous ces détails, j'en suis sûr, Jones qui lit ce livre les déclarera idiots, vulgaires, insignifiants et ultra-sentimentaux. Parfaitement. J'imagine Jones en ce moment, le visage assez rouge après avoir mangé sa côte de mouton et bu une demi-bouteille de vin ; il prend son crayon et souligne d'un gros trait les mots *idiots*, *insignifiants* et ajoute dans la marge une remarque personnelle : *exact*. Car c'est un homme de génie qui ne s'attache qu'aux choses élevées et qui, dans la vie comme dans les romans, n'admire que le grand et l'héroïque. Il aurait donc mieux fait de se renseigner au préalable et d'aller chercher ailleurs ce qui l'intéresse.

Bon. Mr Sambo rangea donc la voiture, les fleurs, les présents, les malles et les cartons à chapeau de miss Sedley. Venait ensuite une méchante mallette de cuir usé à laquelle la carte de miss Sharp était soigneusement attachée ; le domestique noir, en ricanant, passa cette mallette au cocher qui la reçut en répondant par un même ricanement, et l'heure de la séparation sonna. Les admirables paroles que miss Pinkerton adressa à son élève adoucirent considérablement la tristesse de ce moment. Non pas que le discours d'adieu donnât à Amelia l'occasion de philosopher ou que, à force de sages raisonnements, il lui rendît l'âme plus sereine ; mais il était insupportablement grandiloquent, ennuyeux ; en outre, miss Sedley, en présence de sa directrice, n'osait jamais manifester par des pleurs un chagrin personnel. On offrit au salon du vin et un gâteau à l'anis, comme on le faisait lors des visites solennelles des parents, mais cette collation terminée, miss Sedley fut rendue à sa liberté.

— Vous irez faire vos adieux à miss Pinkerton, Becky ? demanda miss Jemima à une jeune fille à laquelle personne ne faisait attention et qui descendait l'escalier, son carton à chapeau à la main.

— Il le faut, je pense, répondit miss Sharp avec calme et au grand étonnement de miss Jemima.

Cette dernière ayant frappé à la porte et reçu la permission d'entrer, miss Sharp s'avança d'un air dégagé et,

s'adressant à la directrice, dit en français avec un accent parfait :

— Mademoiselle, je viens vous faire mes adieux.

Miss Pinkerton n'entendait pas le français ; son seul rôle était de diriger des élèves qui le connaissaient. Se mordant les lèvres et relevant son respectable visage au nez romain et au front surmonté d'un turban large et majestueux, elle dit :

— Miss Sharp, je vous souhaite le bonjour.

Tout en parlant, la Sémiramis d'Hammersmith avança une main, en signe d'adieu et en même temps pour offrir à miss Sharp l'occasion de prendre les doigts qu'elle lui tendait.

Miss Sharp, déclinant cet honneur, se contenta de s'incliner en souriant froidement ; sur quoi, Sémiramis donna à son turban un mouvement d'indignation plus vif que jamais. De fait, un petit combat se livrait entre la jeune fille et la vieille fille, et cette dernière avait le dessous.

— Que le Ciel vous bénisse mon enfant ! dit-elle à Amelia en l'embrassant et en jetant un regard sévère à miss Sharp par-dessus l'épaule de la jeune fille.

— Venez, Becky, fit miss Jemima en se hâtant de la pousser hors de la pièce ; et la porte du salon se referma sur elle pour toujours.

Puis ce fut la déchirante séparation. Les mots sont impuissants à la décrire. Tous les domestiques se pressaient dans le vestibule, tous les enfants très chers – toutes les jeunes filles – et le maître de danse qui venait justement d'arriver ; il y eut des cris, des embrassades, des pleurs, ponctués de sanglots convulsifs qui venaient de la chambre de miss Swartz. Non, la plume ne peut décrire cette scène et un cœur tendre préfère ne pas s'y arrêter. Les adieux étant terminés elles quittèrent – ou plutôt miss Sedley quitta ses amies, car miss Sharp, l'air grave, était montée en voiture quelques instants auparavant. Personne ne pleurait parce qu'elle s'en allait.

Sambo ferma la portière sur sa jeune maîtresse tout en larmes, puis il sauta sur le siège.

— Arrêtez ! cria miss Jemima qui arrivait à la grille, un paquet à la main. Voici quelques sandwiches, chère, dit-elle

à Amelia, vous pourriez avoir faim pendant le voyage. Et Becky, Becky Sharp, voici un livre pour vous que ma sœur..., enfin que je... C'est le *Dictionnaire* de Johnson, vous savez... Vous ne pouviez pas nous quitter sans emporter cela. Au revoir ! En route, cocher ! Que Dieu vous bénisse, mesdemoiselles !

Et l'aimable créature rentra dans le jardin, toute chancelante d'émotion.

Mais, las ! À l'instant où la voiture s'ébranlait, miss Sharp, le visage blême, se pencha à la portière et lança le livre dans le jardin.

Jemima s'évanouit presque d'horreur.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, je n'aurais jamais... Quelle effrontée !...

L'émotion l'empêcha d'achever l'une ou l'autre phrase.

L'équipage disparut bientôt ; les lourdes grilles se renfermèrent, la cloche sonna pour la leçon de danse. Le monde s'ouvrait aux deux jeunes filles. Adieu donc, Chiswick Mall !